

Pierre Jakez Hélias et la commission des Arts et traditions populaires

Qui était Hélias ? Un rappel introductif se justifie sans doute, non seulement pour les générations récentes qui n'ont pas connu l'époque de sa grande notoriété, mais aussi pour des lecteurs plus âgés extérieurs à la Bretagne qui ne l'ont découvert qu'en 1975 avec la parution du *Cheval d'orgueil*¹.

Un illustre inconnu ?

Car cet homme a eu plusieurs carrières et plusieurs publics dont ce curieux prénom composé fait l'écho. À l'État civil, et pendant une grande partie de sa vie, notamment comme enseignant (et responsable de cette commission Folklore de la Ligue), c'était tout simplement Pierre Hélias ; on le voit signer encore dans les années 1960 des textes littéraires avec ce simple prénom, bien français. Jakez, Jacques en breton, c'est en fait un nom de scène, le prénom de Jakez Kroc'hen, un personnage truculent de son invention qu'il avait incarné dans des sketches à la radio bretonne à partir de 1946. C'est seulement vers la fin de sa carrière d'enseignant et au moment où s'affirme sur un plan plus large sa notoriété littéraire, qu'il prend l'habitude d'associer les deux prénoms pour constituer, avec son patronyme, son nom de plume. Il faut l'interpréter comme une revendication de sa double culture, à la fois bretonne et française, dont il ne voulait renier aucune part.

Lorsque paraît son best-seller, consacré par une invitation de Bernard Pivot dans l'émission « Apostrophe », puis par une adaptation au cinéma par Claude Chabrol, les Français éloignés de la Bretagne peuvent alors avoir l'impression de voir émerger un illustre inconnu, qui a trouvé soudain le filon de la célébrité dans la nostalgie des temps anciens avivée par la course vers la modernité de la France giscardienne. Si l'on en croit certaines rumeurs, c'est à cette aune que les responsables de la maison d'édition Plon auraient jaugé le manuscrit, sans croire à son succès, espérant seulement trouver dans cet échec probable l'opportunité d'arrêter la collection Terres humaines qui végétait alors, malgré les efforts de son directeur Jean Malaurie. Ce fut au contraire le livre qui la sauva.

Mais en Bretagne, et notamment dans sa partie bretonnante ou occidentale, Hélias était alors tout sauf un inconnu. Pour les brittophones, c'était en effet l'inventeur de la radio amusante en breton, celui qui les avait divertis et fait rire en cette langue à partir de l'hiver de 1946-47². Il jouissait dès les années 1950 d'une célébrité considérable, y compris auprès de gens qui ne lisaient jamais mais ne manquaient aucune émission du dimanche sur radio Quimerc'h, dans lesquelles Hélias et son compère Pierre Trépos établissaient un rapport de connivence avec le public populaire bretonnant³.

Sinon, pour tous les adeptes et promoteurs de la culture bretonne, c'était l'inventeur et l'animateur-auteur de la formule rénovée (en 1948) des Fêtes de Cornouaille à Quimper. D'une démonstration folklorique un peu brouillonne de musiques et danses en costume traditionnel, il avait fait un festival étendu à plusieurs jours, plus ambitieux dans son programme et son mode de communication, intégrant le théâtre, des conférences, des expositions. Plus tard, ce fut un animateur assez régulier

¹ Première édition, Paris, Plon, 1975. Deux colloques édités éclairent les différentes facettes du personnage : Francis Favereau (dir.), *Pierre-Jakez Hélias, Bigouden universel*, Rennes, PUR, 2001 ; Jean-Luc Le Cam (dir.), *Hélias et les siens, Helias hag e dud*, Colloque organisé par le CRBC et le Pôle universitaire de Quimper, 22-23 septembre 2000, Brest, CRBC, 2001,

² Ronan Calvez, *La Radio en Langue bretonne. Roparz Hemon et Pierre-Jakez Hélias : deux rêves de la Bretagne*, Rennes, PUR, 2000.

³ Sur ce passage de sa vie, voir Pierre Jakez Hélias, *Le Quêteur de Mémoire*, Paris, Plon, 1990, p. ??? Une enquête d'étudiants auprès de témoins de l'époque atteste aussi de ce succès.

de la télévision en langue bretonne. Enfin, pour les lettrés adeptes de régionalisme, c'était un auteur fécond de littérature bretonne, en breton puis en français, qu'il s'agisse de théâtre, de poésie, d'essais ou plus tardivement de romans⁴.

Ainsi sa notoriété n'est pas venue seulement avec *Le Cheval d'orgueil*. Elle existait très tôt, mais dans la société plus restreinte socialement et géographiquement de la Bretagne bretonnante et de ceux qui s'y intéressaient. En Cornouaille dont il était originaire et où il était revenu vivre après ses études à Rennes et quelques premiers postes en Haute Bretagne, il était déjà accueilli en héros dans les années 1950, quand il venait dans les kermesses jouer son personnage de Jakez Kroc'hen, mais il est devenu ensuite plus largement un référent fondamental de la création théâtrale et folklorique bretonne. Il y en avait fort peu qui aient à la fois cette connaissance intime du breton et de la société rurale traditionnelle, et un certain talent pour les faire connaître à travers la littérature et le spectacle, théâtral en particulier. Voilà pourquoi Pierre Jakez Hélias a été un acteur incontournable du renouveau culturel breton des années 1950-60.

Mais il était aussi tout simplement un enseignant, professeur à l'École normale de garçons de Quimper, qui a formé des générations de normaliens en français et littérature tout en leur ouvrant aussi des horizons sur les ressources culturelles de leur « petite patrie »⁵. À ces titres, il était engagé à la fois dans la défense de l'école publique et dans la pédagogie du breton et de la culture populaire à travers différentes responsabilités associatives, notamment à *Ar Falz*, l'association laïque de promotion du breton, et, donc, à la Ligue de l'enseignement. Il a d'abord été d'abord membre de sa commission théâtre dès le début de sa carrière à la libération jusqu'en 1954, puis président de la commission folklore comme on l'appelait à l'époque, responsabilité qu'il a exercée, au-delà de sa retraite en 1975, jusqu'en 1980.

Pour mieux comprendre son engagement dans cette commission et où il prend sa source, il faut rappeler d'abord le rapport militant qu'Hélias entretient à l'École publique, et à la promotion de la culture populaire bretonne, avant d'aborder plus en détail la philosophie et les modalités de son action à la tête de la commission « Folklore » de la *Ligue de l'enseignement*.

Une vénération de l'école publique

L'attachement à l'École publique de Pierre Jakez Hélias est en effet très important : c'est là, il en a eu conscience, que s'est joué son destin. Elle lui a donné un métier et un statut social sans rapport avec sa position d'origine, ce dont il lui a toujours été reconnaissant, dans un parcours digne de la mythologie de l'École républicaine⁶. Né le 17 février 1914 à Pouldreuzic, un bourg du pays bigouden,

⁴ Outre les colloques déjà cités voir Thierry Glon, *Pierre-Jakez Hélias et la Bretagne perdue*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1998. Pascal Rannou, *Inventaire d'un héritage - Essai sur l'œuvre littéraire de Pierre-Jakez Hélias*, Éditions An Here, 1997 ; rééd. Gourin, Éd. Les Montagnes noires, 2014. Mannaig Thomas, *Pierre-Jakez Hélias et Le Cheval d'orgueil, Le regard d'un enfant, l'œil d'un peintre*, Brest, Emgleo Breiz, 2010. Jean Peytard, *Ecouter/Lire P.-J. Hélias, Parcours de "D'un autre monde"*, Limoges, Lambert-Lucas, 2012. Serge Le Roux, *De la farce à la tragédie : la Bretagne d'Hélias - Essai sur le théâtre réaliste de Pierre-Jakez Hélias*, Éditions Emgleo Breiz, 2014. Ronan Calvez, Mannaig Thomas, *Théâtre social de Pierre-Jakez Hélias*, Brest, CRBC, 2015 (en ligne).

⁵ Ceci est une allusion à la thèse de Pierre Chanet, *L'école républicaine et les petites patries*, Paris, Aubier, 1996, qui montre le rôle joué dans les provinces par les corps d'instituteurs dans la promotion de la culture régionaliste, au rebours de la légende noire des hussards de la République exterminateurs des particularismes.

⁶ On n'en résume ici que les quelques traits saillants nécessaires à la compréhension de la suite, on trouvera une analyse plus détaillée de ces aspects dans l'article, accessible en ligne J.-L. Le Cam, « Le parcours de Pierre-Jakez Hélias vu par l'historien de l'éducation ou La mythologie de l'école républicaine », in : J.-L. Le Cam (dir.), *Hélias et les siens*, op. cit., p. 87-113. <<http://hal.univ-brest.fr/hal-00388509>>

dans une famille de petits paysans modestes se maintenant juste au-dessus de la pauvreté par la pluriactivité (son père est employé d'une scierie), occupant une petite maison, un penn-ty à la sortie du bourg, il fréquente l'école publique, la seule existant à Pouldreuzic à l'époque pour les garçons. Remarqué pour ses aptitudes, il est poussé vers les études, selon un processus assez classique d'élection/sélection, par son instituteur, qui le présente au concours des bourses ouvrant l'accès gratuit au lycée classique et à son internat. C'est ainsi qu'il entre en octobre 1925 pour 7 ans au lycée La Tour D'Auvergne de Quimper. Pourquoi pas l'École normale, plus conforme aux horizons d'élévation sociale de cette petite paysannerie ? Sans doute parce que la famille de sa mère est proche des « Blancs », conservateurs et cléricaux, qui voyaient dans les EN « le péristyle de l'enfer ». Mais comme son père, originaire de Plozévet, est acquis aux « Bleus », partisans de la République radicale, il repousse les propositions du curé de le faire entrer au petit séminaire. Le lycée classique est donc sans doute le résultat d'un compromis familial, qui le conduit en outre à accéder d'une certaine façon à un statut « d'apprenti bourgeois ». Il réussit tout à fait correctement ses études dans la voie littéraire, mais sans autre horizon que le « bachot ». À la sortie du bac, sans dessein particulier, il est encore une fois poussé par un de ses professeurs qui prend la peine de venir jusqu'à Pouldreuzic persuader ses parents de l'envoyer à la khâgne de Rennes. L'arrivée en 1932 dans cette classe prestigieuse, où vient de passer Paul Ricoeur, est à la fois une stimulante confrontation aux discussions et joutes intellectuelles, et l'occasion de constater ses handicaps par rapport au concours. Une orientation initiale, qui lui avait fait étudier le latin mais pas le grec, l'oblige à rattraper par lui-même le niveau d'une classe préparatoire dans cette langue, ce qui obère toute chance au concours. Mais c'est parce qu'il s'entête à choisir la spécialisation de Lettres classiques, plus prestigieuse à ses yeux que les études modernes de géographie ou d'allemand. Il se retrouve donc après cette classe en faculté des Lettres, goûtant volontiers à une forme d'éclectisme et à la vie de bohème. Il obtient un poste de surveillant pour subvenir à ses besoins et suit ses études plus ou moins intensément à partir des différents collèges et lycées où il est nommé. Il soutient son DES, Diplôme d'étude supérieur, (l'équivalent de la maîtrise), sur la Périégèse de Pausanias, récit de voyage et description de la Grèce, pour lequel il obtient le prix Alcide-Massé décerné au meilleur mémoire de DES de latin (1938). Après les péripéties de la guerre, un peu de résistance, quelques postes en haute Bretagne, il est finalement nommé sur délégation rectorale à l'École normale de garçons de Quimper en 1947 pour un rapprochement de conjoints, ce qui lui permet en outre d'opérer plus facilement à la radio en Breton. Le voilà professeur respecté dans la capitale de la Cornouaille, qu'il avait découverte avec l'appréhension d'un petit paysan lors de son entrée à l'internat en sixième 22 ans plus tôt. Cette ascension sociale et culturelle très clairement ressentie lui fera ensuite considérer cette école qui lui a permis une telle élévation comme une institution tout à fait respectable, à servir et conforter par différentes actions.

Un engagement progressif au service la culture populaire

Ce trajet à la fois exemplaire et banal se double d'une transmutation culturelle mais aussi d'une prise de conscience de l'intérêt de sa culture d'origine. Issu d'un milieu profondément bretonnant, puisqu'on ne parle français à Pouldreuzic qu'à l'école tandis que toutes les relations sociales, mais aussi le catéchisme et la messe, ont lieu en breton, il est immergé à partir de l'entrée au lycée en permanence dans la culture française dans ce qu'elle a de plus élevé et exigeant. Je veux parler de la culture scolaire classique, avant tout écrite, avec aussi sa dimension sociale que constituent les usages de la culture urbaine et bourgeoise. C'est évidemment un tout autre monde pour lui, petit-fils de deux conteurs talentueux, que celui de son enfance rurale où le livre était rare et où prédominait la culture orale. Il y entre à vrai dire de son propre aveu avec une certaine délectation, nourrissant une passion pour la lecture, profitant de dimanches solitaires à l'internat pour dévorer

les livres de ses camarades, fasciné par les histoires et les mondes inconnus que lui font découvrir ces ouvrages.

Aussi, une fois projeté dans l'univers francophone du lycée et de la ville, Pierre Jakez Hélias n'a pas spécialement la tentation de chérir sa culture bretonne. En cela, il ne diffère pas de la quasi-totalité de ses congénères. Il ressent certes cet abandon à la culture des élites et cet éloignement de ses origines avec une pointe de mauvaise conscience, comme une tentation coupable, qu'il n'est pas loin d'interpréter comme une trahison des siens. C'est d'ailleurs d'abord sous l'égide de ce sentiment moral que se fait, selon lui, ce retour aux sources quand, « déporté » en Haute Bretagne francophone, il construit, très progressivement et assez tardivement, un intérêt pour le breton. Par exemple, à l'occasion du plaisir d'une conversation dans cette langue avec des membres de sa famille résidant à Rennes ; ou lorsqu'il découvre, brièvement et par accident, les études celtiques, en poussant par erreur une porte à la faculté derrière laquelle se donne devant trois quasi-retraités le seul cours de ce type. C'était là leur pitoyable état entre les deux guerres. Ce faisant, et à l'occasion de différentes rencontres, il perçoit tout de même que cette langue peut faire l'objet de travaux érudits, par exemple sous la forme du dictionnaire de François Vallée⁷. Un intérêt se construit donc, mais sans qu'il y ait véritablement passage à l'acte ou traduction dans un militantisme quelconque. Il n'est notamment pas tenté par la revendication autonomiste, régionaliste bretonne, telle qu'elle se manifeste au même moment dans l'attentat de Rennes en 1932. De telle sorte que l'on peut se demander si un Pierre Hélias devenu simplement instituteur, et exerçant à proximité de son lieu de naissance, aurait mis autant d'entrain par la suite à se consacrer à la promotion du breton et de la culture populaire. C'est le décentrement provoqué par l'exil à Rennes qui le fait progressivement réaliser l'intérêt de sa langue natale. Ensuite vient l'occasion, c'est-à-dire cette proposition de réaliser des émissions en breton pour la radio, liée à ses engagements politiques et résistants, qui tranchent avec ceux qui avaient déjà expérimenté une radio en breton dans le cadre de la Collaboration⁸.

Cette mission lui donne l'obligation, pour donner un contenu à ces émissions, de se replonger dans la culture de ses origines et d'utiliser au service de cette cause les talents qu'il avait commencé à développer en marge de ses études comme littérateur et homme de théâtre⁹. Comme Président de la Corporation des étudiants, il tenait en effet la rédaction du bulletin pompeusement intitulé *L'Avant-garde universitaire*. Passionné par le théâtre, suivant à Rennes toutes les représentations voire jouant les seconds rôles et les figurants, il compose ses premières pièces dès 1937 pour les Auberges de Jeunesse créées par Léo Lagrange. Et c'est parce qu'il remporta un vif succès par ses sketches en français, puis en breton à la radio, qu'on on lui proposa d'écrire des pièces pour les Fêtes de Cornouaille. Il ainsi l'auteur de 26 pièces de théâtre et d'innombrables sketches, tournant pour la plupart autour du monde paysan et populaire. C'est donc de fil en aiguille, comme résultat de la combinatoire d'une maturation personnelle progressive et d'occasions fournies par les événements et l'intérêt du public, que se construit cette expertise pour la culture bretonne et populaire et pour sa médiatisation par les moyens de diffusion et de création artistique de son temps. A la radio s'ajoutera en effet la télévision à partir de 1961. Et en 1958, il commence à écrire des chroniques en breton et en français dans la presse régionale, l'hebdomadaire *La Bretagne à Paris* puis *Ouest-France*. Ce sont plus de 700 chroniques rédigées entre 1960 et 1975 qui donneront finalement la matière du *Cheval d'Orgueil*.

⁷ Tout ceci est raconté en détail dans le *Quêteur de mémoire*, p.

⁸ Voir R. Calvez, op. cit.

⁹ Cf. *Le quêteur de mémoire*, p.

Il faut faire une place à part aussi à ses engagements pour la vie culturelle et théâtrale qui sont plus étroitement liés à l'enseignement, car ils vont préparer Hélias à exercer ses responsabilités à la tête de la commission folklore de la Ligue. En fait partie indubitablement son action menée depuis la guerre au sein de l'association *Ar Falz*, (la faucille en breton), d'abord comme membre puis même plus tard comme président. Celle-ci organisait tous les étés au mois d'août des stages dans des lieux plus au moins retirés de la Bretagne, stages portant sur la langue bretonne et les activités culturelles qui lui sont liées. Il y rencontra notamment le compagnon qui lui succéda à la radio en breton, l'instituteur Charles le Gall, mais aussi Armand Keravel, un des cofondateurs de l'association et René-Yves Creston, un des seiz-breur (mouvement d'avant-garde artistique breton), qui en avait repris la présidence après Yann Sohier. L'association *Ar Falz*, fondée en effet avant-guerre par cet instituteur (père de Mona Ozouf), se donnait pour but de contribuer à la promotion du breton dans un esprit de laïcité, ce qui n'allait pas de soi dans un pays où les défenseurs de la langue régionale avaient souvent été, pour des raisons historiques et idéologiques, liés au clergé.

Quant à ses relations avec la Ligue de l'enseignement, elles étaient anciennes. Il était devenu, dès son entrée dans le métier à la Libération, un membre très assidu de la commission théâtre de l'UFOLEA, ce qui lui permettait non seulement de prendre part à des stages, mais aussi d'assister à Paris aux représentations où se donnaient à voir l'avant-garde théâtrale du moment et des expériences aussi passionnantes que le Théâtre National Populaire de Jean Vilar ; ou plus simplement ce qui se programmait à la salle Récamier avec laquelle la Ligue de l'enseignement avait des liens particuliers. Hélias y trouvait l'occasion de nourrir sa passion déjà évoquée pour cet art et de s'inspirer de ces créations pour ses propres travaux d'écriture théâtrale.

La commission folklore et son activité

C'est donc muni de ce double viatique, si je peux dire dans ce contexte, que Pierre Hélias aborde en 1954 de nouvelles responsabilités comme président de la commission folklore, succédant à Paul Delarue que d'autres tâches accaparaient désormais. Il avait accepté cette proposition à vrai dire un peu à reculons, à cause de la surcharge de travail que cela lui représentait, de la crainte de ne pas être à la hauteur de son prédécesseur, aussi parce que cela l'obligeait à quitter la commission théâtre dont il adorait les activités. Mais cela lui donnait l'occasion de développer ce qu'il faisait déjà dans ce domaine pour *Ar Falz* ou les Fêtes de Cornouaille, de rencontrer nombre d'homologues partout en France et de mettre en pratique ses idées sur le folklore. Car Hélias avait une haute idée de ce concept de folklore, trop souvent entendu comme dépréciatif. Il le concevait comme forme totale associant les arts décoratifs et du costume, la danse, le théâtre, la musique, et différentes activités intellectuelles et artistiques au profit de l'expression et de la diffusion du génie de la culture populaire. Il revendiquait le rôle essentiel d'animateurs formés comme lui à la culture classique et au théâtre pour structurer et enrichir les arts populaires, ne voulant pas les dissocier des arts savants. Il concevait aussi ce folklore rénové comme une activité de recherche et d'analyse sur les traditions populaires vivantes ou parfois éteintes, combinant les différentes sciences sociales et artistiques. Voilà pourquoi le folklore avait selon lui une place éminente à trouver dans les activités d'enseignement, et plus spécialement ici comme un point d'entrée dans toutes les activités de l'UFOLEA, comme carrefour possible des différents arts, des activités intellectuelles et pédagogiques centrées sur la culture populaire.

Il s'y est adonné sans faiblir, organisant avec ses correspondants une cinquantaine de stages régionaux et nationaux d'activités folkloriques en un quart de siècle. Pour donner un exemple concret, on peut prendre l'année 1965 telle qu'elle apparaît dans le catalogue général des activités

des stages d'éducation populaire proposés par le secrétariat à la jeunesse et aux sports en 1965, qui s'appuyait sur le réseau associatif de la Ligue de l'enseignement pour sa mise en œuvre¹⁰. Son chapitre VII, consacré au folklore et aux danses folkloriques, organise ces activités en regroupant des éléments de quelques académies limitrophes dans des stages interrégionaux et distingue trois degrés de formation auxquels s'ajoutent des stages d'instruments folkloriques et des rencontres internationales. Cette année-là, Hélias préside le stage organisé à Bourges du 5 au 12 septembre, qui s'inscrit visiblement, d'après le contenu, dans le troisième degré décrit par la brochure¹¹. Ses archives confiées au CRBC contiennent le programme de ce stage, détaillé jour par jour, et un certain nombre de notes destinées à soutenir ses interventions.

Commençant le dimanche après-midi par la présentation du stage par « Pierre Hélias », le programme se déroule ensuite à un rythme serré englobant les aspects les plus divers et complémentaires : la présentation du folklore et régionalisme du Berry, des visites de monuments comme le château du Plaix, du musée de la ville de Bourges et en particulier de ses salles ATP (Arts et traditions populaires), une présentation des méthodes et des sources de la civilisation matérielle par le conservateur du musée, l'audition d'enregistrements d'enquêtes sur les chants, les contes et les danses, une réflexion sur l'utilisation du document par un groupe folklorique, et sur les problèmes de conservation et d'exploitation de ce matériau collecté. Après cette large introduction théorique et didactique, on passe le jeudi à un exercice pratique d'initiation à l'enquête commençant le matin par une présentation de l'exercice, une répartition par équipe, puis la phase d'enquête proprement dite dans l'après-midi, le compte-rendu le soir et enfin le lendemain matin, une discussion de synthèse sur les différents travaux ainsi exécutés. Le samedi est consacré le matin à une réflexion sur la recherche folklorique et l'organisation de clubs de jeunes, l'après-midi à une excursion dans divers villages du Haut Berry et se termine le soir par une veillée dans un hameau ayant été l'objet d'une enquête.

A ces interventions denses et intenses, qui ne sont pas sans rappeler les « missions » catholiques dont l'évêché de Cornouaille a développé à partir du XVII^e siècle des prototypes remarquables, il préconise d'ajouter des structures permanentes pour développer la formation continue des cercles folkloriques. Chaque groupe doit en effet selon lui se cultiver en permanence, et ne pas se contenter d'effectuer des prestations, dans la mesure où il est amené à échanger et à expliquer au public étranger, à tous les sens du terme, ce en quoi consiste sa culture. Pour dépoussiérer l'image des cercles folkloriques, il propose de nommer ces groupes d'autoformation « folklore club ». Nous avons la chance qu'il ait repris dans *Le Quêteur de mémoire* la description détaillée de ce concept, qu'il s'appliquait à diffuser dans les différents stages¹².

Chaque club doit organiser deux à quatre fois par an des réunions de formation reproduisant dans un temps resserré la démarche mise en œuvre sur une semaine dans les grands stages : s'exercer, par exemple autour de documents, cartes postales, d'objets typiques, d'ustensiles disparus, à les commenter, à en expliquer l'usage ou le sens, parfois même sous une forme ludique (jeux de devinettes) ; écouter des personnes âgées témoigner des pratiques passées, ou auditionner des conteurs, mais toujours avec une attitude d'analyse critique ; procéder à l'inventaire des musiques

¹⁰ Catalogue conservé dans le fonds Pierre Jakez Hélias au CRBC (Centre de Recherche Bretonne et Celtique) sous la cote PJH45, I 1384. Il y a plusieurs volets spécialisés, par exemple le II consacré aux animations autour du « livre vivant » ; le folklore est au numéro VII.

¹¹ PJH45, M752.

¹² *Le Quêteur...*, p. 322-326. Ce programme a été donné selon lui une première fois dans la revue de la Ligue sur l'éducation artistique

adaptées aux prestations folkloriques y compris par l'audition de disques ; organiser des débats et discussions ; célébrer des fêtes traditionnelles à leur date et selon l'ancienne coutume du pays, en associant le public du lieu ; organiser des veillées de hameaux ; « créer une émulation pour l'obtention de titres flatteurs sans autres récompenses » ; organiser des expositions sur l'artisanat local ou des visites de musées (il regrette que les groupes n'y mettent qu'exceptionnellement les pieds). Il est également question de nouer des relations entre organisations semblables et de tenir à jour une bibliographie. Malgré ses engagements bien connus par ailleurs, Hélias ne conçoit pas ces clubs comme support direct du développement des langues régionales : « Dans les pays où se pratiquent encore des langues régionales, des dialectes, des patoisements caractéristiques, procéder à une réflexion sur ces idiomes, ces accents. Il n'est pas nécessaire pour autant de se lancer dans un cours de langue selon des processus pédagogiques ; ce n'est en même temps pas souhaitable. Cela peut faire l'objet d'une activité raisonnée et à part du folklore-club, qui doit se dérouler dans une atmosphère non contraignante et dans la bonne humeur, allant même jusqu'à l'improvisation »¹³.

Ce qui frappe dans ces différentes formules de formation, c'est qu'elles sont à la fois très structurées et exigeantes sur le plan culturel, tout en restant suffisamment diverses et attractives pour soutenir l'intérêt des participants. Le mérite de Hélias est d'y avoir appliqué ses qualités d'organisateur et de pédagogue, en gardant toujours un robuste sens pratique. Pour cela, il n'hésite pas à convoquer aussi des contre-exemples comme ces cartes postales représentatives de ce qu'il appelle le musée des « horreurs folkloriques » et s'exprime volontiers de façon critique sur certains travers du folklore amateur, ou sur les images erronées que l'on en donne volontiers. Il s'efforce également d'établir des distinctions claires entre cette entreprise et des formes d'activités qui pourraient paraître s'en rapprocher : « Il est inutile d'enseigner le Sirtaki¹⁴, nous ne sommes pas une entreprise de spectacles, ils feront cela ailleurs et bien mieux » ; « nous ne sommes pas des agences de tourisme, les professionnels nous battront toujours ».

Enfin, il encourage ces amateurs à décroquer et approfondir leur vision du folklore en les incitant à la curiosité et à l'autoformation, ce à quoi visent finalement ces stages. Ses notes destinées à soutenir sa prise de parole lors de l'introduction au stage déjà cité de Bourges le montrent bien en articulant son discours autour des trois points suivants :

- « 1. Le folklore n'est pas cette série de manifestations de surface à quoi on le réduit trop souvent (civilisation populaire entière).
2. Sa complexité fait qu'il offre des possibilités diverses pour les jeunes, dont la plupart ne sont pas exploitées. L'art populaire, le conte.
3. L'inconvénient, pour nous, c'est de savoir comment organiser un stage pour vous apporter le plus possible. Problème : on ne peut pas apporter, précisément, quelque chose de valable à tous. Un stage de théâtre est valable pour les gens du Nord, midi, etc. mais un stage de folklore doit choisir d'illustrer un folklore réduit. Stage présent concerne une partie du Berry avec enquête, témoignages, présence au milieu populaire. C'est pourquoi on ne peut donner que des lignes générales, des bibliographies, des livres, des cadres, fixer les idées générales, ouvrir les perspectives. [C'est] Notre travail d'éducateur. »

On retrouve donc bien dans ce guide ligne la dimension de l'éducateur, soucieux d'offrir à ces futurs encadrants les outils d'un travail ambitieux au service des jeunes en construction. Mais il ne s'agit

¹³ Ibid., p. 325.

¹⁴ Danse folklorique grecque devenue à la mode dans ces années-là après le film *Zorba le Grec*.

pas que de formation de la jeunesse scolarisée, cela a pour finalité l'éducation du public en général à la compréhension de la culture populaire. Ses notes de stages comportent ce commandement lapidaire : « Faire l'éducation du public (ce dernier mot souligné) qui n'y connaît rien. »¹⁵

En effet proclame-t-il, les spectacles folkloriques « ne sont pas un but, mais un moyen, un témoignage, un exercice public pour donner à penser en même temps qu'à boire. Il faut donc qu'ils [les groupes] aient la plus claire conscience de ce dont ils donnent la preuve et dont la valeur culturelle est de plus en plus reconnue. S'ils ne prennent pas sérieusement en charge leur héritage direct alors qu'ils se trouvent dans les meilleures conditions pour le recueillir sur place et avec l'aide d'informateurs qui furent les acteurs de l'ancienne vie paysanne, mais auront disparu à l'aube du prochain siècle, alors il se trouvera des artistes professionnels compétents pour en restituer les images. » Ce qui revient à leur faire prendre conscience que de cette exigence dépend leur survie : « leur existence serait précaire et menacée si elle ne servait qu'à divertir à peu de frais les touristes. » Sa politique de programmation des fêtes de Cornouaille a d'ailleurs suivi scrupuleusement cette philosophie en cherchant à faire à la fois œuvre de divertissement et de pédagogie en mêlant la reproduction des anciennes traditions avec de nouvelles formules inventées à partir des ressources d'un répertoire déjà très riche.

Les valeurs du folklore et de sa pratique selon Hélias

Il s'agit, par conséquent, dans les actions de la commission Arts et tradition populaire de la Ligue, de donner une culture générale et une meilleure expertise aux acteurs du folklore et de développer un certain nombre de valeurs à cette occasion. Ces principes d'action et ces valeurs, bien qu'ils résultent clairement comme on l'a vu du parcours personnel et professionnel de Pierre Hélias, sont en fait partagés par les acteurs les plus avancés du mouvement folkloriste ailleurs en France. J'en veux pour preuve le procès-verbal d'une « réunion interdépartementale de folklore » tenue à Marseille le 20 décembre 1956 sous la présidence de Lafon(t?), conseiller national¹⁶. Sur fond de rivalités avec une autre organisation, la « Confédération générale des provinces françaises », les participants décident de s'organiser pour construire à l'intérieur de leur mouvement une alternative sérieuse. « Pendant des années, l'UFOLEA nationale a toléré les activités folkloriques, considérées comme inutiles; pendant ce temps ailleurs, on a réagi, et noyauté nos groupes », dit Lafon. « Actuellement nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes. Il faut créer une commission régionale technique qui recherchera le vrai folklore, dont on nous présente actuellement une simple caricature. » La réunion se termine en effet par la création de cette commission, selon le principe que « les provençaux restent seuls juges du travail effectué en Provence », et l'adoption d'un programme de travail concret et ambitieux : « Constituer un cercle d'essai, groupe pilote sur lequel sera expérimenté le travail de la commission, [...] ; Faire prendre conscience de l'importance du travail aux fédérations ; Favoriser la création d'autres groupes ; Prévoir pour 1958 un stage régional à Marseille, première étape vers la création de ballets folkloriques provençaux. »

Cette assemblée formule aussi ce principe du caractère ambitieusement intégrateur du folklore, tel que Hélias l'a toujours défendu : « le folklore doit avoir la primauté sur les autres activités UFOLEA. Il les contient toutes et toutes peuvent s'adapter à ce domaine folklorique. Il constitue un point de

¹⁵ PJH45, M741.

¹⁶ S'agit-il de l'occitaniste Robert Lafont qui devint professeur à l'université de Montpellier et effectivement un ami d'Hélias ; ou d'un homophone que je n'identifie pas ? On peut douter qu'un procès-verbal proprement dactylographié, donc relu, se trompe systématiquement sur l'orthographe de son patronyme.

départ et non la contemplation stérile du passé. Ce dernier, en soi fort respectable, doit surtout être examiné afin de servir d'enseignement à l'avenir ». Toute la philosophie défendue par Hélias est là et l'on trouve en marge de sa main plusieurs traits rouges en accolade des points qui lui semblaient les plus importants et avec lesquels il était totalement en accord. Est-ce à dire qu'il y a trouvé son inspiration ? Sans doute pas, car son action en ce sens avait déjà commencé en Bretagne, mais ce fut certainement un encouragement à construire avec d'autres militants de la Ligue investis comme lui dans le folklore un plus vaste mouvement de formation des cadres de cette action partout en France.

Dans ce cadre -là, les notes de Pierre Jakez Hélias indiquent lors de ces stages, et de façon assez foisonnante, les différentes directions à prendre. On a déjà évoqué les conseils les plus pratiques, poussant à trier le bon grain de l'ivraie et à discriminer ce qui est utile et cohérent du reste des activités de spectacle et des actions en faveur de la culture régionale ; de même ceux qui incitent à ne pas perdre de vue la finalité de ces activités. Je veux maintenant évoquer ceux qui disent de quelles valeurs est ou doit être investie l'activité folklorique.

On peut relever dans ces notes manuscrites la tenue d'un discours beaucoup plus offensif, militant, qui n'apparaît plus dans l'autobiographie formant bilan à la fin de sa carrière. En ce sens, elles sont précieuses car elles saisissent sur le vif des discours datant d'une période de plein engagement de Hélias dans ce combat, où se retrouvent la liberté et la fraîcheur de ton que permet la communication orale devant des groupes malgré tout assez restreints. Plus tard, dans des écrits à plus large diffusion, ces éléments de sa pensée seront atténués voire occultés par les exigences de la publication et peut-être aussi par l'âge. Dans les années 1960 en revanche, il mettait clairement en exergue le caractère engagé de cette action au service d'une culture qui est celle du peuple, d'une action qui redonne une dignité aux humbles, y compris en faisant la leçon au peuple lui-même sur la valeur de son héritage. « Le peuple, écrivait-il, ne connaît pas la valeur de sa civilisation. Il désire être promu en bourgeoisie, et si les bourgeois et surtout les intellectuels (s.e. nous) lui font sentir cette valeur, il reviendra. Aujourd'hui, le bourgeois dépouille le peuple de son héritage - meubles, etc. ; - en profitant de son ignorance, les riches s'emparent de la campagne - résidences secondaires-, et les paysans sont déportés dans le prolétariat urbain. » Certains accents rappellent, certes, les considérations que l'on trouve dans le dernier chapitre du *Cheval d'orgueil* concernant la dispersion de cet héritage, mais sous une forme beaucoup plus édulcorée. Cela prouve d'ailleurs que ces activités et ces conférences sur des décennies lui ont sans doute permis de mûrir une réflexion sur ce patrimoine ainsi que de tester des formules et des discours. Il s'efforçait d'enrôler dans ce combat comme médiateurs les acteurs du monde enseignant et les militants de la Ligue de l'enseignement.

Le problème de l'ancrage régional est aussi abordé dans ses notes. « Chacun - dit-il- connaît les siens et doit en assurer la promotion », philosophie que l'on trouvait déjà dans le procès-verbal de la réunion de Marseille : « ce sont aux Provençaux de dire ce qu'il convient pour la Provence, et aux Bretons, etc. ». Il déclare d'ailleurs : « notre utilité est de donner un certain nombre de conseils généraux, comme pour d'autres activités, le théâtre, etc. ». Il transpose cette conception aussi aux conseils qu'il donne. Il ira en voyage en Afrique noire en 1958 d'où il reviendra malade, et il y abordera, avec cette même prudence les conseils qu'il peut donner aux Africains.

Enfin il aborde avec la même retenue le contenu de ses études du point de vue de la laïcité. En effet, les traditions populaires sont fondées sur une vision du monde bien souvent religieuse, mais pas obligatoirement catholique au sens de la contre-réforme, et il conseille d'être respectueux de toutes ces croyances : « il est juste, au point de vue de la laïcité, que chacun reconnaisse les siens ». C'est une formule un peu ambiguë et qui peut être interprétée de plusieurs façons.

D'autres éléments sur le folklore, par exemple, peuvent être relevés, comme le fait qu'il déclare sur celui-ci : « il est l'archéologie de la pensée ». Les superstitions existaient autrefois, mais les horoscopes dans les journaux actuels sont leurs correspondants. « Le folklore est associé à l'histoire des religions et, aux yeux de l'ethnologue, la cérémonie la plus magique, c'est la messe. La théophagie, c'est-à-dire le fait de manger quelqu'un afin de s'incorporer sa puissance, est folklorique. Cortès trouvait horrible le sacrifice humain, mais l'Aztèque Moctezuma trouvait horrible de manger son Dieu en hostie. Le folklore laïc, souligne-t-il, respecte les consciences, comme l'Église du sanctuaire de Lourdes, le laïc essaie de se débarrasser de la magie. On essaie, à Lourdes, de spiritualiser, et de passer sur les miracles, de comprendre l'enseignement du Christ, mais de comprendre aussi les autres ». Le folklore est donc une leçon d'humilité. La bourgeoisie est tueuse de folklore. Sortie du peuple, elle le renie. Enfin, le folklore est une leçon de beauté. Il est assez étonnant de voir à quel enthousiasme était porté Pierre Jakez-Hélias, à partir de cette notion de folklore, pour essayer d'insuffler des notions de laïcité et d'engagement social.

Conclusion : la parabole des talents

En conclusion, il y a des liens étroits entre ces différents aspects de la biographie de Pierre Jakez Hélias. De sa gratitude pour l'École publique et son intérêt pour les Lettres et le théâtre, de son engagement pour sa culture populaire d'origine, ainsi que des expériences pratiques accumulées en liaison avec ses engouements, résulte la forme qu'a prise son engagement au sein de la Ligue de l'enseignement, passant d'un intérêt initial pour l'activité théâtrale à l'acceptation d'une mission au service de la culture populaire. Le dévouement de Pierre Jakez Hélias à cette cause, et plus largement sa volonté de porter témoignage de la richesse de sa culture d'origine tout en aidant les autres à en faire de même, peut s'interpréter à la lumière de la parabole des talents dans l'Évangile de Matthieu. Celle-ci est utilisée par l'acteur Jacques Dufilho jouant le personnage d'un officier d'origine bigoudène dans le *Crabe tambour* de Pierre Schoendoerffer¹⁷, pour soupeser l'emploi de ses dons au terme d'une vie. Il n'est pas certain que le premier mouvement de Pierre Hélias ait été de se consacrer à la culture bretonne tant les Lettres françaises exerçaient sur lui une fascination. Mais il avait pris progressivement conscience d'être un des rares acteurs de son époque en capacité, par sa connaissance de la culture paysanne bretonne et sa maîtrise simultanée des arts de la scène et des techniques modernes de communication, de transmettre cet héritage en voie de rapide marginalisation et bientôt d'extinction. Ainsi pouvait-il rendre compte de la bonne utilisation de son talent. Pour autant, contrairement à ce qu'on lui a parfois reproché, il ne s'en remettait pas à une simple contemplation du passé. Il pensait certes que celui-ci était impossible à reproduire, mais il puisait dans ces traditions les éléments d'une compréhension profonde, et scientifiquement fondée sur une recherche de terrain, d'une civilisation paysanne millénaire, compréhension qui permettait en retour une création artistique contemporaine et une transmission pédagogique au service de la jeunesse en construction et de l'éducation populaire. Il la comprenait aussi comme restitution d'une dignité à ces cultures populaires paysannes longtemps méprisées par les doctes. Il le faisait enfin dans le sens d'une laïcité affirmée, qui permet d'aborder toutes les croyances et les pratiques avec un regard curieux, bienveillant, respectueux, mais aussi suffisamment distancié pour en faire, par la comparaison des traditions populaires dans le temps et l'espace, un élément d'apprentissage et de compréhension de la diversité comme des similitudes des civilisations.

¹⁷ Le lien avec l'univers de Hélias est qu'il est aussi un acteur clé du film *Le Cheval d'orgueil* où il joue le grand-père Le Goff. Certes le film de Schoendoerffer (1977) précède celui de Chabrol (1980) mais leurs livres se succèdent en sens inverse (1975 et 1976) et l'ancrage du personnage dans l'univers du pays bigouden dont il rapporte les légendes dans les conversations de passerelle est frappant, de sorte qu'on peut se demander si Hélias n'a pas inspiré ici Schoendoerffer.

Jean-Luc Le Cam

Université de Bretagne Occidentale

Centre François Viète EA

Chercheur associé au CRBC (Centre de Recherche Bretonne et Celtique)

Séminaire « La Ligue de l'enseignement et la pluralité culturelle. Du folklore à la diversité » 6 & 7 juillet 2015 CISP Ravel Paris

<https://memoires.laligue.org/>